

Isaure de Saint Pierre

L'hôtel du faubourg

A Lucie Chalois, qui fut notre nounou et demeura notre amie

« Le mensonge et le silence arrangent bien des drames de famille. »
Tristan Bernard

Chapitre 1

Je m'appelle Marianne, sans doute en l'honneur de la République. J'ai dix-sept ans, dix-huit à la prochaine rentrée scolaire. Comme je viens de rater piteusement mon bac pour la seconde fois, mes parents, découragés par mon évidente inaptitude aux études, ont décidé que mon avenir, si toutefois j'en avais un, consisterait à les aider à tenir la petite pension de famille qu'ils possèdent à La Bourboule. Du moins jusqu'à mon mariage, car ils ne désespèrent pas de me caser, même si je me montre, paraît-il, bien difficile pour une fille sans diplôme, sans qualification et sans métier. On me dit jolie. Je suis petite et mince, avec une chevelure sombre et indisciplinée qui me descend jusqu'à la taille, un regard brun qui peut se faire très noir si je suis en colère, ce qui m'arrive, des lèvres plutôt charnues, des seins que je voudrais moins menus et une peau presque laiteuse contrastant avec mes cheveux.

Mes parents me reprochent d'avoir repoussé jusqu'alors tous les garçons m'ayant demandée en mariage – ils savent que je suis et resterai sérieuse et qu'ils n'ont pas la moindre chance de pouvoir batifoler avec moi. Je n'ai jamais embrassé que mon cousin Robert, avant son mariage avec mon amie Amélie, et je n'ai guère aimé cela. Je n'avais qu'une hâte ensuite : me laver les dents ! Il paraît que certaines jeunes filles sont submergées par leurs hormones et que leur libido ne les laisse guère en paix. Je ne dois pas être de cette sorte. Parmi les candidats, un boucher – j'ai horreur de la viande et suis végétarienne -, un chauffeur routier qui aurait au moins eu le mérite d'être peu à la maison, mais il avait la poitrine couverte de poils noirs et frisés, tout ce que je déteste..., un fils de notaire empesé et prétentieux, héritier d'un hôtel concurrent de la pension de mes parents. C'était encore celui qui me plaisait le plus, parce qu'il savait se montrer gai et insouciant quand il ne se trouvait pas en représentation, mais le choisir m'aurait semblé déloyal envers mes parents. Où va se nicher le sens de la famille ?

Je me croyais donc destinée à exercer une profession que je n'aimais guère consistant à satisfaire une clientèle familiale bien souvent désagréable et exigeante, et ce sous la férule parentale pour, bien sûr, un

salairé de misère en demeurant probablement jusqu'à la fin de mes jours dans cette petite ville d'eau expirante que j'exècre : La Bourboule. L'environnement n'est pas déplaisant, je dois en convenir, forêts, eaux vives, somptueuse chaîne des puys, lacs de volcans aux teintes cristallines et à la rotondité parfaite. Le lac Pavin représentant pour moi la quintessence de cette perfection.

Prendre les eaux est devenu bien démodé aujourd'hui, en ces années soixante, alors que c'était la folie de la bonne société du Second empire. On se demande d'ailleurs comment la Sécu peut encore accepter de financer ces absurdes cures thermales qui n'ont jamais guéri personne ? Enfin, en désespoir de cause, un public crédule souffrant d'affections respiratoires ou cutanées se presse encore, en été, autour des fontaines ou dans les saunas des divers établissements. Il s'agit pour la plupart d'enfants regroupés en colonies de vacances ou de vieillards esseulés. Tout cela ne crée pas une folle ambiance et ne remplit guère la bourse de mes parents.

Ce qui était encore, du temps de mes grands-parents, un petit hôtel prospère et coquet s'est mué, au fil des ans, en une pension au décor suranné, faute d'argent pour pouvoir le moderniser : murs fissurés ayant un urgent besoin d'un bon coup de neuf, moquettes élimées, dessus de lits et rideaux aux teintes délavées à force de lavages, meubles faussement campagnards que je déteste, mais qui ont, du moins, le mérite – ou le démerite – de durer. Impossible de casser le moindre lit, même en y sautant à pieds joints, je m'y suis souvent essayée, tant je les déteste, avec leurs faux airs débonnaires et rassurants.

Je m'étais donc plus ou moins résignée à mon sort de larbin avant de finir dans la peau de l'épouse plus ou moins méritante d'un pseudo-notable de cette affreuse petite ville suintant l'ennui par tous ses pores et toutes ses fontaines quand est arrivée l'incroyable nouvelle...

– Marianne, m'a crié ma mère de la cuisine qu'elle ne quittait que pour faire les lits, cirer les meubles ou ranger la vaisselle, c'est pour toi. Téléphone.

J'ai rêvé un instant à quelque interlocuteur aussi mystérieux qu'improbable, lorsque la suite du discours maternel a détruit la magie de l'instant.

– Ton cousin Robert.

Que pouvait me vouloir ce lourdaud dont l'unique baiser me laissait encore un souvenir écœurant ? Visqueuse empreinte d'une limace. Sans inutile empressément, je me dirigeai vers le téléphone, qui servait aussi à nos clients.

– Oui. Bonjour Robert, comment va ?

J'écoutai un moment ce qu'il avait à me dire et m'écriai avec promptitude :

– Bien sûr que c'est oui ! Et merci d'avoir pensé à moi. Evidemment, j'en parle aux parents et on te rappelle. Bisous.

Je raccrochai et fonçai, le cœur battant, vers ma mère que j'arrachai à ses chères casseroles et entraînai vers le bureau de mon père, qui essayait, pour la énième et toujours aussi inutile fois, d'équilibrer des comptes au déficit croissant. Pourvu, mais pourvu...

Toujours impétueuse et maladroite, j'essayai avec désespoir de formuler ma requête le mieux possible.

– Inutile de chercher à nous convaincre, Marianne. Ta mère et moi sommes au courant, Robert nous a tout expliqué.

– Et c'est non ?

– C'est oui, Marianne. Même s'il est évident que tu vas nous manquer, nous ne sommes pas assez égoïstes pour vouloir te garder pour nous et t'empêcher de courir ta chance. Nous savons bien que tu ne te plais pas ici et que tu as toujours rêvé de partir.

– Papa, maman...

Je leur sautai au cou, émue malgré moi, consternée tout à coup d'être si heureuse de les abandonner.

Je partis huit jours plus tard, nantie de ma petite valise. Mes parents m'avaient offert deux nouveaux tailleurs pour faire bonne figure et une séance chez le coiffeur, mais je n'avais pu me résoudre à adopter la coupe « moderne » qu'il me proposait. Je tenais à mes cheveux longs et il n'eut le droit que de les égaliser.

Assise dans mon wagon de seconde classe, je regardais défiler un paysage que je ne connaissais pas, n'ayant jamais quitté mon Auvergne natale. Mes parents m'avaient bombardée de recommandations aussi nombreuses qu'inutiles. Je ne partais tout de même pas pour le bout du monde, mais seulement pour Paris. Pour moi pourtant, c'était bien le bout du monde. La ville lumière. La cité magique universellement connue et célébrée, la Seine, la tour Eiffel, Notre-Dame et tous ces monuments, ces quartiers louches aussi où se pratique, dit-on, « la traite des blanches ». Les parents avaient multiplié les mises en garde à ce sujet : ne jamais suivre un inconnu ni un quelconque représentant de la gente masculine, d'ailleurs. N'accepter aucune invitation, même pas de la part d'une amie paraissant sûre – elle pouvait tout aussi bien servir de « rabatteuse ». Ne pas m'aventurer seule dans la rue le soir. N'aller au

cinéma ou prendre un verre durant mon jour de congé hebdomadaire que dûment accompagnée de Robert et d'Amélie. En bref, me défier de toutes et surtout de tous...

Robert et Amélie étaient concierges dans un « hôtel particulier » de la rue du faubourg Saint Honoré, à deux pas de la Concorde et de l'église de la Madeleine – je m'étais hâtée de commander chez notre libraire, abasourdi, un plan de Paris qui devint ma principale lecture en attendant avec fébrilité l'heure de mon départ. Je ne tentai même pas de donner le change à mes parents en affectant une tristesse que je n'éprouvais pas. Depuis le coup de fil de Robert, j'avais fait mes adieux à La Bourboule que je n'aimais guère, à notre bout de jardin, à la forêt et aux puys, toujours aussi usés et mystérieux, à mes deux copines d'école que je plaignais un peu de demeurer en arrière lorsque l'Aventure m'attendait.

Mes cousins, en concierges qui se respectent, Amélie faisant en outre des ménages chez les uns et les autres, avaient entendu dire que le comte et la comtesse de Malicorne attendaient pour bientôt « un heureux événement » et cherchaient une bonne à tout faire, mais on préférerait dire une nounou. Dans l'« hôtel particulier » – j'appris que l'on nommait ainsi un immeuble de famille ancien, celui qui me concernait avait, en l'occurrence, été bâti sous Napoléon III –, tout le monde portait d'ailleurs un titre. Cela allait de baron à marquis en passant par vicomte et comte. Amélie comme Robert regrettait d'ailleurs qu'il n'y eût là ni duc ni prince, mais c'était ainsi et il fallait se contenter de ce qui existait. Encore heureux qu'il n'y eût, pour le moment, encore aucune mésalliance, mais avec les futures générations, on pouvait, selon eux, s'attendre à tout.

Les différents membres de cette famille dûment titrée vivaient tous, durant les vacances, dans des châteaux qu'il fallait appeler « maisons ». De même, pour évoquer les uns et les autres, il fallait dire « le comte ou la comtesse », suivi du prénom dudit comte. Pour les miens, ceux chez lesquels j'habiterai, je devrais mentionner par exemple « la comtesse Hugues », le prénom de son mari, mais pour m'adresser à eux, je dirai simplement « madame » ou « monsieur ». Tout cela me semblait bien compliqué, mais Robert affirmait qu'on s'y faisait vite. Comme il n'était pas bien malin, je me disais avec fatalité, bercée par les ahanements du train, que je n'étais pas plus bête que lui – et même un peu moins !

Jusqu'à la naissance du bébé, prévue pour le mois prochain, j'aurai ma propre chambre. Ensuite le petit, on savait déjà que ce serait

un garçon et qu'il se prénommerait Rodolphe, dormirait avec moi, ce qui ne me gênait guère, j'ai toujours adoré les bébés.

Outre le futur Rodolphe, le comte et la comtesse Hugues, donc, étaient déjà pourvus de trois autres enfants, Isabelle, quinze ans, Baptiste, treize et Laure, sept. J'espérais que les enfants m'accepteraient et redoutais surtout Isabelle, à peine plus jeune que moi.

Comme je n'avais ni diplôme ni expérience, on me proposait le Smig, mais j'étais logée, nourrie, blanchie. Mes frais médicaux, s'il y en avait, seraient pris en charge par mes futurs « patrons ». J'aurais mon samedi après-midi et mon dimanche, un mois de congés payés durant lequel je reviendrai bien sûr chez mes parents.

Outre les soins au futur bébé, je m'occuperai du ménage et du linge de la famille, mais il y avait les machines nécessaires. Une cuisinière se chargeait des courses et des repas.

Le comte et la comtesse Hugues, m'avait prévenue Robert, habitaient, au deuxième étage de l'hôtel particulier du faubourg, un immense appartement un peu vétuste, qu'ils partageaient avec le marquis et la marquise de Malicorne, les parents de mon « patron ». C'était Amélie qui assurait le ménage et la cuisine de ces derniers, très gentils et plutôt « hurluberlus » à ses dires.

Quant à mon patron, c'était un peintre renommé dont la cote ne cessait de croître, même si sa peinture « ne représentait pas grand-chose », toujours selon Robert. Son père, quant à lui, était un historien estimé, grand spécialiste des Vikings. J'avais vite ouvert mon dictionnaire pour en apprendre un peu plus sur ces infatigables navigateurs et conquérants nordiques.

On m'avait aussi priée de bien vouloir servir à table lors des grands dîners donnés environ une fois par mois par la Ctesse Hugues – j'avais aussi appris à utiliser l'abréviation en usage. On m'expliquerait en temps utile en quoi consisterait ledit service, mais tout cela ne m'inquiétait guère. Je me sentais un peu intimidée, quoique euphorique. A moi Paris ! Les conquérants nordiques n'avaient pas dû se sentir moins fiers que moi en quittant leurs brumeux rivages. Ils descendaient et moi, je montais...

J'appris par la suite qu'en langage héraldique, on n'aurait pas dû dire « la Ctesse Hugues », son époux étant le seul fils du marquis de Malicorne, donc comte tout court, mais comme il y avait une pléthore de comtes et comtesses dans l'hôtel particulier, il fallait bien s'y retrouver...

Pour rendre plus compréhensible la suite de mon récit, il me faut dès maintenant dresser un plan de l'hôtel particulier, étage par étage et famille par famille, tous ou presque étant par ailleurs cousins.

Au rez-de-chaussée, pourvu d'une vaste terrasse et d'un immense jardin où ne poussait pas grand-chose, faute de soleil, habitaient le Vte et la Vtesse Arthur de Maletan. Lui avait été « dans les affaires » avant de finir dans la peau d'un député. Ils avaient six enfants dont seule l'aînée, Mathilde, était mariée. Une sorte de mésalliance car son époux, même pas un vrai aristo, n'était qu'un petit prof de province fauché, mais il l'avait épousée « avec le gros ventre »... Au premier étage vivaient le Cte et la Ctesse Alexandre de Frémicourt et leurs cinq enfants dont le petit dernier avait à peine deux ans – j'avais déjà remarqué qu'on procréait beaucoup, chez les aristos, bien sûr tous cathos ! J'ai déjà évoqué les habitants du second étage, parmi lesquels mes futurs patrons. Au troisième étage s'étaient installés des « gens qu'on ne connaissait pas », m'avait expliqué Robert, même s'ils étaient là depuis une bonne trentaine d'années. Robert avait depuis des lustres adopté les tics de langage de la majorité des occupants de « l'hôtel du faubourg ». On entendait par « gens qu'on ne connaissait pas » tous ceux qui « n'étaient pas de notre milieu ». Les non aristos, quoi ! Il s'agissait de M. et Mme Scharzenberg. Des juifs appartenant à la haute finance, avait murmuré Robert sur un ton ô combien désapprobateur. Il devait reconnaître que ce couple de retraités sans enfant n'était pas désagréable et même discret et aimable, d'une folle prodigalité au temps béni des étrennes, mais enfin, des juifs parmi tous ces titres vénérables dont beaucoup remontaient à la troisième croisade, ce n'était tout bonnement pas possible...

Quant au quatrième étage, il était occupé par le Mis et la Mise de Frémicourt, leur fille, la Bonne Jean de Valogne, son mari, leurs trois enfants et leur fille adoptive, Frédérique, que Robert soupçonnait d'être en fait la fille naturelle du Bon. Le Mis de Malicorne était le frère de la Mise de Frémicourt et l'hôtel particulier leur appartenait en indivision. Vous me suivez toujours ? Vous aurez sans doute aussi compris les abréviations rituelles : Bon et Bonne pour baron et baronne, Vte et Vtesse pour vicomte et vicomtesse, Cte et Ctesse comme je l'ai déjà dit pour comte et comtesse, Mis et Mise pour marquis et marquise. Duc et duchesse ou prince et princesse, on s'en fout, il n'y en avait pas chez nous !

Le cinquième étage consistait en une succession de chambres de bonnes dont certaines avaient été réunies pour former des studios. Il y avait en outre deux étages intermédiaires, aux appartements nettement

plus exigus que les trois cent cinquante mètres carrés des étages, où demeuraient respectivement deux autres sœurs des propriétaires, une veuve, la Mise de Seringa, et une vieille fille, Slanie, presque en odeur de sainteté, disait-on, mais je n'ai jamais bien compris le sens de cette expression. La sainteté aurait-elle donc une odeur ?

Au XIX^e siècle, lorsque ce 25, rue du faubourg Saint Honoré, situé presque en face d'Hermès, ne constituait encore qu'un « hôtel de rapport », ce n'était pas un lieu si élégant, l'aristocratie préférant habiter la rive sud et en particulier le boulevard Saint-Germain. C'était à présent l'une des rues les plus smart de Paris, dixit encore Robert. L'idée d'y loger bientôt, parmi tous ces gens si titrés, me grisait doucement. Et tant pis si cela manquait un peu de duc et de prince...

Amélie et Robert devaient m'attendre, comme ils l'avaient promis à mes parents, gare Montparnasse, devant la locomotive. Empêtrée de ma valise, me sentant un peu gauche dans mon petit tailleur bleu marine tout neuf, ahurie par toute cette foule qui me bousculait sans me voir, me marchait sur les pieds sans s'excuser, me cognait à coups de sacs sans même s'en rendre compte, j'avançai cependant tant bien que mal jusqu'au bout du quai.

Enfin, je les aperçus !

Jusque là, j'avais redouté un ennui de dernière minute qui les aurait empêchés de venir me chercher et mes parents, terrorisés à l'idée que je puisse prendre seule un taxi et risquer bien sûr de me faire enlever – toujours cette peur viscérale de la traite des blanches – m'avaient préparé tout un itinéraire par le métro, avec interdiction formelle de demander mon chemin à quiconque.

Jamais présence ne me sembla si réconfortante. Je me pendis aussitôt au cou d'Amélie, qui avait été jadis mon amie, puis à celui de Robert, oubliant le visqueux baiser d'autrefois. Amélie me parut très parisienne dans son ensemble prune trop ajusté, avec sa permanente toute frisée et son maquillage, inhabituel chez nous, et Robert presque élégant, en pantalon beige et blazer bleu marine.

Les effusions passées, il s'empara galamment de ma valise et me prévint que l'on prendrait le métro, pour m'y habituer. On était en fin d'après-midi, par un mois de mai exténué de chaleur. Les feuilles des marronniers semblaient déjà fatiguées d'exister. Une brume de chaleur ou plutôt de pollution englutissait Paris dans un halo d'incertitude.

Robert me tendit un ticket, que je fis dûment poinçonner, et m'entraîna vers un wagon bondé de deuxième classe – j'avais oublié que

la radinerie lui tenait lieu de seconde nature. Ce n'était pas la foule, mais la cohue. Gluante. Obscène. Tous ces corps en sueur pressé les uns contre les autres me révulsaient, mais qu'y faire ? J'avais l'impression qu'on se frottait contre moi, que d'invisible mains me frôlaient, me palpaient. Parano ? Je ne sais, mais je supportais tout stoïquement avec, pour seule peur, celle de perdre Robert ou Amélie de vue. Par bonheur, il était aussi grand qu'il semblait gros et je fixais mon regard sur son grand front transpirant que guettait déjà une calvitie naissante. En plus de transpirer abondamment, toute cette foule dégageait une forte odeur de pieds et avait mauvaise haleine...

A chaque nouvelle station, je manquais de me voir propulsée sur le quai et de perdre du même coup mes protecteurs. Changement. Interminables couloirs aux murs couverts d'affiches et de graffitis. Bousculade encore. Peur de n'être happée par les portes du wagon se refermant sur moi comme des ventouses. Je serrais fort mon sac à main sous mon bras, terrifiée à la pensée des pickpockets rôdant alentours et si habiles, disait-on... La Concorde, enfin.

Je me sentais si exténuée que je me laissai entraîner vers la rue Boissy d'Anglas sans presque rien voir de la célèbre place, de son obélisque, de ses fontaines, de l'hôtel Crillon et des jardins cernant l'esplanade. Je remarquai surtout le flot ininterrompu des voitures et la forte odeur de carbone. La rue Boissy d'Anglas me sembla obscure et quelconque. Première à gauche : le fameux faubourg Saint-Honoré, le magasin Hermès et ses célèbres vitrines où ruisselait l'opulence. Partout, d'autres vitrines violemment éclairées, regorgeant de vêtements au chic à jamais hors d'atteinte pour moi. J'aurais voulu m'attarder, mais Robert ne le permit pas.

– On nous attend, dit-il d'un ton sans réplique.

Quant à Amélie, comme d'habitude, elle suivait sans mot dire. Je l'avais toujours vue ainsi, une ombre furtive, en dépit de l'ensemble prune, du maquillage et de la permanente trop frisottée. Enfin, le 25, vaste porte cochère coincée entre une galerie d'art moderne qui exposait peut-être les œuvres de mon patron, je ne savais, et la librairie Amiot-Dumont. La lourde porte peinte en vert foncé s'ouvrit en grinçant sur une cour pavée forte vaste et encombrée de voitures. Tout de suite à gauche, l'entrée de leur loge. Au fond, sur la gauche également, un perron protégé par une marquise d'allure vieillotte. Décidément, on n'en sortait pas, des titres, veux-je dire...

Chapitre 2

Nous entrâmes dans un immense hall tout en marbre, qui me parut le comble de la somptuosité. Il y avait même un vieux réverbère électrifié, qui montait la garde près de la cabine de l'ascenseur. C'était un vrai box d'acajou bien verni contenant une banquette recouverte de velours rouge. On pouvait y tenir facilement à cinq. Il était actionné par une colonne propulsée par la force hydraulique, s'élevant vers les étages en poussant la cabine.

– Le plus vieil ascenseur de Paris, me dit Robert avec fierté. On vient souvent y tourner des films tant il est beau.

J'opinaï gravement de la tête, éblouie autant par les vraies dalles et marches de marbre que par le décor des murs, en marbre peint cette fois, les portes, toutes d'acajou massif, les sonnettes et poignées de porte en cuivre rutilant, la moquette fleurie, l'extraordinaire hauteur des quatre étages. C'était magnifique.

– C'est nous qui entretenons tout ça, ajouta Amélie avec la même fierté, comme si elle s'en était un peu sentie propriétaire.

Même si l'ascenseur me semblait fort élégant, j'avoue que j'appréhendais de m'y installer et suggérais timidement que nous pouvions monter à pied.

– Pas question, rétorqua Robert, il faut absolument que tu apprennes à t'en servir.

Il fallait d'abord ouvrir une grille bien huilée, puis les deux battants d'une porte également d'acajou, avant de pénétrer dans la cabine. Robert appuya sur le bouton correspondant à l'étage et, ô miracle, la cabine s'éleva avec une majestueuse lenteur dans les airs, puis s'arrêta après un petit hoquet incongru devant le pallier du second étage. Deux boutons ornaient le mur à droite de la porte. Y étaient accolées deux cartes de visite contenues dans un boîtier transparent, portant les mentions auxquelles je commençais à m'habituer : « Mis et Mise de Malicorne » et « Cte et Ctesse de Malicorne ». Robert appuya sur le bouton se trouvant devant la mention Cte et Ctesse et la porte s'ouvrit presque aussitôt, à croire que l'on guettait notre arrivée, sur une charmante petite souris grise.

– Bonjour, Madame la marquise, dirent en chœur Amélie et Albert, voici notre cousine Marianne.

– Entrez, entrez, répondit la petite souris avec un joli sourire.

Tout en elle était gris, sa frange bouclée et ses cheveux coupés au carré, ses yeux, plus perçants qu'on ne l'aurait cru, son collier de gros grain serré autour de son maigre cou, son corsage démodé, son cardigan et la jupe plissée trop longue lui battant les chevilles, ses bas et ses souliers. Arriva alors une belle et grande femme brune, élancée, poussant en avant son gros ventre avec décision en se plaçant devant la petite souris.

– C'est pour moi, ma mère, je vous remercie d'avoir ouvert.

Déçue d'être si rudement congédiée, la pauvre petite souris s'en alla à regret, en traînant un peu les pieds, m'adressant furtivement un dernier sourire que je jugeai délicieux. A l'évidence, ma nouvelle patronne n'aimait guère sa petite belle-mère, toute timide et vieillotte... Se tournant vers Amélie et Robert, elle les congédia aussi en leur disant :

– Merci d'avoir accueilli votre cousine, je vais lui montrer l'appartement et la laisser s'installer.

Eux aussi n'avaient plus qu'à s'en aller. En dépit de son éclatant sourire, ma patronne ne se laissait pas marcher sur les pieds. Tout en me précédant, elle ouvrit une porte ornée de boiserie dorées qui auraient eu fort besoin d'un petit coup de neuf et entra dans une immense pièce carrée où aurait tenu en son entier notre petite maison de La Bourboule.

– Voici le grand salon, me dit-elle.

Pour être grand, il l'était ! Il faisait bien quatre mètres de hauteur sous plafond, tous les murs et le plafond étaient habillés de boiserie aux ors un peu passés que je jugeai pourtant magnifiques. Il y avait encore trois immenses glaces prises dans les boiserie, reflétant la pièce à l'infini, une vaste cheminée de marbre rose. Tout de suite à droite de la porte par laquelle nous venions d'entrer, une grande table rectangulaire d'époque Louis XV, entourée de huit chaises cannées de même style – j'ai eu tout loisir, par la suite, de m'y reconnaître dans les styles, ma patronne, je devrais pourtant dire la Ctesse Hugues, aimant bien parfaire les trop nombreuses lacunes de mon instruction et me prêtant volontiers des livres de sa bibliothèque. Deux bergères également Louis XV étaient recouvertes de cuir blanc et encadraient un canapé de même style, également de cuir blanc, faisant face à une vaste bibliothèque garnie de volumes reliés – j'appris plus tard que, pour bergères et canapé, il s'agissait en fait de Skye. Il y avait encore une magnifique commode Louis XIV en marqueterie supportant une lampe chinoise et six fauteuils cabriolets piqués nerveusement sur leurs sabots et semblant toujours prêts à bondir. En face de nous campaient trois portes-fenêtres. Par celle de gauche, on apercevait un délicieux petit salon prune et vert d'eau,

servant aussi de chambre au Cte et à la Ctesse Hugues – ouf, je commence à y arriver ! Les deux autres donnaient sur un grand balcon ruisselant de fleurs et surplombant un vaste jardin un peu nu. Encore deux portes sur la droite, non vitrées celles-là, ouvrant sur l'atelier du maître qu'on ne me montra pas ce jour-là.

Je demandai timidement la permission de me rendre sur le balcon, elle me fut accordée. Une fois là, on avait l'impression de se trouver à la campagne. A perte de vue, jusqu'aux jardins de l'Elysées, me précisa la Ctesse Hugues, on ne voyait que fleurs et arbres, marronniers surtout, étalant leurs panaches verts avec une généreuse prodigalité.

– C'est si joli, m'exclamai-je !

– Je n'aime guère les boiseries du grand salon qui font si poussiéreux, me répondit-elle. Ne vous y trompez pas, Marie-Anne, elles ne sont pas Louis XIV, mais seulement Napoléon III. Tout cela aurait un urgent besoin d'être repeint et redoré, mais quel travail et quel chantier en perspective... Venez, je vais vous montrer la chambre des enfants, mais nous allons passer directement par la mienne pour ne pas rencontrer mon indiscrete belle-mère. Avec elle, j'ai l'impression d'être sans cesse espionnée... Venez donc, Marie-Anne.

– C'est Marianne en un seul mot, madame, si vous voulez bien.

– Cela fait un peu républicain, non ? Je préférerais vous appeler Marie.

– Comme vous voulez, madame.

Ainsi, on me changeait même mon prénom, mais Marie, ce n'était pas si mal.

Une autre porte existait dans sa chambre, face à la porte vitrée et donnait sur un vrai labyrinthe de couloirs dont la simple vue fit largement soupirer la Ctesse Hugues.

- Ces couloirs, comme je peux les détester !

Elle me désigna celui de droite, qui menait à deux vastes pièces donnant aussi sur le jardin, le salon et la chambre à coucher du Mis et de la Mise de Malicorne, qu'elle ne me fit bien sûr pas visiter, mais que je connus par la suite, car les deux vieillards étaient aussi charmants qu'accueillants et me conviaient souvent à venir boire une tasse de thé chez eux. J'appris par la suite combien le thé jouait un rôle important dans l'existence des aristos. On ne cessait d'en boire ou plutôt d'en déguster, conviant les uns et les autres à savourer cet important moment, agrémenté d'une chic distribution de gaufrettes souvent en fin de vie.

Puis il y avait un embranchement sur la gauche, conduisant à la salle de bain familiale, un palier garni de bibliothèques et d'une vaste

penderie et l'immense chambre des enfants, toute en longueur et pourvue d'une seule fenêtre donnant aussi sur le jardin, mais empêchant que l'on puisse la cloisonner. A gauche de la pièce, un cabinet de toilette protégé par un paravent d'osier. Deux lits poussés contre le mur de droite, un troisième réservé à la fille aînée, perpendiculaire aux deux autres et séparés d'eux par un piano, une grande table poussée devant la fenêtre, des tables de nuit contre chaque chevet du lit, une vaste cheminée couverte de vitrines – j'appris par la suite de chacun des enfants en possédait une et pouvait y disposer ce qui lui plaisait.

La salle de bain était pourvue d'un lavabo, d'une grande baignoire, d'une chaise et d'un chauffe-eau campant dans les hauteurs.

– Comme vous le voyez, Marie, dit encore la Ctesse Hugues, cette chambre n'est pas idéale pour trois enfants. J'ai fait ce que j'ai pu pour la rendre plus pimpante et les isoler un peu les uns des autres, mais rien n'est bien pratique, dans cet immense appartement que nous partageons hélas avec mes beaux-parents.

Je savais par Robert et Amélie que le Mis et la Mise de Malicorne avaient consenti, à la demande de leur fils, à accueillir le jeune couple et la nichée des enfants et cela me semblait plus que généreux de leur part, d'autant plus qu'ils ne leur faisaient payer aucun loyer, réglaient également les dépenses d'eau et de chauffage, les charges et diverses taxes et je me demandai, furtivement, si la Ctesse Hugues n'aurait pas été une personne aussi gâtée qu'égoïste, mais elle avait un joli sourire dont elle jouait volontiers et je sentais qu'elle avait également besoin de parfois se confier.

J'observai mieux la chambre. Peinte en bleu clair, elle exhibait un mur du fond tapissé d'une toile bleu marine fleurie. La même étoffe composait les rideaux et les dessus de lits. Trois élégants meubles hollandais galbés et à incrustation, comme elle me l'apprit, renfermaient le linge de chacun des enfants et jetaient un éclat de gaieté contre les murs. L'ensemble me sembla fort beau, presque trop pour des enfants dont certains me semblaient encore bien jeunes.

Nous revînmes dans les couloirs. Face à l'embranchement dont j'ai déjà parlé s'ouvrait un grand cagibi servant de garde-robes au Cte et à la Ctesse Hugues. Sur le côté opposé partait un autre couloir, interminable et chichement éclairé, celui-là, troué sur la droite par quatre portes. La première ouvrait sur les toilettes de mes patrons, la seconde sur celles du Mis et de la Mise, la troisième sur leur salle de bain, la quatrième sur leur cuisine-salle-à-manger, puis on arrivait directement dans le hall

d'entrée déjà mentionné. Vous me suivez toujours parmi ces curieux dédales ?

Sur la droite du hall d'entrée, une haute fenêtre donnait sur une petite cour aussi triste que sale, puis une porte livrait accès à la cuisine de mes patrons, très vaste, amplement pourvue de placards coupés par une cuisinière à gaz avec four, évier, machine à laver le linge et réfrigérateur. Une grande table de bois blond ceinte de six chaises Directoire paillées en occupait le centre.

– J'aimerais une cuisine vraiment plus fonctionnelle, soupira encore la Ctesse Hugues. Derrière se trouve une grande chambre avec douche réservée à Josée, la cuisinière, et à sa fille Françoise, qui a l'âge de Laure. La pauvre nous vient du fin fond de la Bretagne et n'a jamais osé révéler sa grossesse à ses parents. Elle a donc échoué dans une institution charitable nommée « Le Nid », qui recueille les malheureuses dans son genre, puis s'occupe de les placer dans des familles chrétiennes capables de les accueillir. Bien sûr, ce n'est pas une vraie cuisinière et son sens de l'ordre laisse un peu à désirer, mais enfin...

Je savais, toujours par Robert et Amélie, que Josée, quoique payée une misère, était donc logée et nourrie avec sa fille. Il me sembla aussi un peu curieux d'apprendre que seules les familles chrétiennes pouvaient accueillir les pensionnaires du « Nid », enfin... Comme si elle avait suivi ma pensée, la Ctesse Hugues me demanda soudain :

– Vous êtes bien croyante, Marie, n'est-ce pas ?

– Oui, Mme.

– Et vous allez à la messe chaque dimanche et pour les fêtes ?

– Bien sûr, Mme.

Mes cousins m'avaient prévenue de l'importance de cette réponse, même si mes convictions étaient déjà des plus tièdes. Je n'avais rien contre la religion, mais je m'étais toujours défiée des bigots et de l'étalement souvent indécent des bons sentiments. Dès la première rencontre, je fus choquée par la dureté de ma patronne envers sa belle-mère et son peu de reconnaissance pour deux vieilles personnes qui se laissaient envahir par une vraie tribu, en lui laissant la libre jouissance des plus belles pièces de l'appartement.

Dans ce vrai labyrinthe, je me demandai avec quelque anxiété où se trouvait ma chambre, puis je me rassurai en me disant que, puisque le bébé y dormirait avec moi, elle ne pourrait être trop sordide.

Retour dans le hall d'entrée, sorte de pivot central autour duquel s'articulait l'appartement. Il restait à explorer la partie faisant pendant à la cuisine et à la chambre de Josée. Nouveau couloir, assez bref celui-ci.

A droite une immense pièce ouvrant sur la cour, louée par le Mis et la Mise à un autre artiste de renom, dans laquelle il dormait, se lavait, faisait sa cuisine et peignait. On ne m'y fit bien sûr pas entrer. Puis venait ma chambre, vaste aussi, repeinte à neuf dans un joli ton vieux rose, pourvue d'une cabine de douche et d'un lavabo, d'un lit recouvert d'une cretonne fleurie assortie aux murs, avec sa table de nuit en merisier bien ciré. Une commode, une table et deux chaises de même bois, plus une penderie complétaient l'ameublement. Un berceau garni de voiles de tulle et une table à langer occupaient déjà un coin de la pièce, donnant aussi sur la cour, et toute ensoleillée à cette heure de fin de journée.

– J'espère que cela vous convient, Marie, demanda-t-elle. S'il vous manquait quelque chose, n'hésitez pas à me le dire. Je vous laisse vous reposer un peu et vous installer. Vous croyez-vous d'attaque pour surveiller le bain des enfants, à sept heures, d'abord Laure, puis Baptiste, dans la même eau car le chauffe-eau n'est pas assez puissant pour deux bains consécutifs ? Ils se mettent ensuite en pyjamas. Isabelle fait évidemment ce qu'elle veut, à quinze ans. Les deux plus jeunes dînent à sept heures trente à la cuisine, en même temps que Josée, sa fille et vous. Puis nous prenons notre repas au salon avec Isabelle, vers huit heures trente. Qu'en pensez-vous ?

– La chambre est ravissante, Mme, je vous remercie et vous avoue n'en avoir jamais occupé de si belle. J'ai hâte de connaître M. et les enfants et je vous remercie pour tout.

– Je viendrai vous prévenir dans deux heures, je crois que nous nous entendrons très bien.

– Je le crois aussi, Mme. Je suis heureuse de me trouver là.

C'était vrai !

Plus excitée que vraiment fatiguée, je pris possession de cette jolie chambre où je me sentais déjà chez moi, à l'abri, ouvris grand l'unique fenêtre donnant sur la cour et commençai à ranger mes affaires. Je n'en avais pas tant et tout tint sans problème dans commode et penderie. Le lit était même fait, garni de draps roses assortis au ton des murs et des serviettes propres étaient disposées comme il fallait dans le coin lavabodouche, semblant m'attendre et m'incitant à me doucher et à me changer – mon petit tailleur bleu marine me semblait un peu apprêté pour la maison et je choisis une confortable jupe écossaise taillée en biais, comme c'était la mode, et un col roulé rouge assorti. Je découvris aussi, posée sur l'un des porte-serviettes, une blouse de coton bleu ciel qui